

rejoindre. Dans sa conclusion Florent Perrier cite Peter Weiss pour qui « même si rien ne devait être comme nous l'avons rêvé, cela ne changerait rien à nos espérances. L'utopie serait nécessaire ». Des paroles réconfortantes dans une époque où nous avons besoin d'espérer.

Loïc Rignol, *Les Hiéroglyphes de la Nature. Le socialisme scientifique en France dans le premier XIX^e siècle*, Dijon, Les presses du réel, 2014. Par Patrick Samzun.

Quelle mine d'or que ces *Hiéroglyphes de la Nature*, le livre que vient de publier Loïc Rignol aux presses du réel¹⁷ ! Quelle montagne d'archives, journaux, brochures, synthèses, encyclopédies a-t-il fallu que ce jeune chercheur en histoire soulève pour nous rendre vivant et parlant ce premier XIX^e siècle ! Et quels trésors de patience, de minutie et de puissance intellectuelle lui aura-t-il fallu déployer pour rendre justice et force à toutes les parties de cet organisme que constitue la pensée des premiers socialistes ! Rarement on aura mieux compris la langue commune qu'ils parlaient, malgré les différences entre un Saint-Simon et un Fourier par exemple, ni les conditions intellectuelles de la production de cette « science sociale » qu'ils identifiaient explicitement au socialisme.

Loïc Rignol se donne ainsi pour projet de prendre au mot les premiers socialistes : puisqu'ils ne cessent pas, dans leur grande majorité, et notamment Fourier, de rejeter le terme d'utopie et de vanter au contraire les vertus régénératrices de la science, il convient d'examiner les conditions d'émergence de cette science qu'ils appellent sociale. Ce qu'il faut bien appeler le génie de la thèse défendue dans *Les Hiéroglyphes de la Nature* consiste d'abord à montrer, textes à l'appui, que cette science à visée émancipatrice s'est structurée comme les sciences naturelles de son temps, la cosmologie et la science de l'homme en particulier (physiologie et phrénologie), y puisant une méthode d'investigation, l'analogie, et un répertoire d'interprétation, le déchiffrement des signes de la nature. Ainsi, le corps humain devient la matrice de déchiffrement du corps social, qui lui-même est pensé comme un gigantesque organisme résultant du croisement des races. La biologie se traduit dans l'histoire, dans une histoire que le socialisme, enfin conscient de ses véritables fondements, peut contribuer à perfectionner.

C'est que, autre marque de génie, « le socialisme scientifique » (Proudhon) est lui-même un *corps* de doctrine dont la langue se traduit par une typographie expressive et dont les idées se propagent comme des forces : le thème de la

17. Le livre est issu d'une thèse en histoire soutenue à l'université Paris 8 en 2003.

force des idées, puisé par les saint-simoniens chez Ballanche, et développé par Victor Meunier, un élève de Fourier et de Geoffroy Saint-Hilaire, est essentiel pour comprendre l'imprégnation socialiste des esprits après 1830. Un Joseph Déjacque, par exemple, auquel Loïc Rignol consacre des pages d'une exceptionnelle densité, ne peut être compris sans déchiffrer l'influence croisée d'un Eugène Pelletan, qui lui communique l'idée de progrès, du Fourier des analogies et des cosmogonies, de l'anarchisme de Proudhon, mais aussi du prophétisme biblique d'un Lamennais.

C'est ici qu'il convient de souligner la marque la plus éclatante du génie philologique de Loïc Rignol : être parvenu à rallier dans un même récit science et religion. Car force est de constater que même la langue des socialistes matérialistes, tels Thoré, Dézamy ou Déjacque, est imprégnée d'accents mystiques, sinon religieux. Pour Théophile Thoré, « la phrénologie est l'annonce de cette anthropologie panthéistique » ; le corps social est comparé par Dézamy au corps du Christ ; quand chez Déjacque, « l'idée libertaire » s'épure de « circulus » en « circulus », montant vers des cieux infinis, où ne manque plus que Dieu. La nature, chez les premiers socialistes, est en effet vivante et progressive, elle élève vers Dieu ses harmonies terrestres. Déchiffrer chaque hiéroglyphe de la nature comme chaque signe du corps social, c'est gravir, tel Jacob, un échelon vers Dieu : « au XIX^e siècle, écrit Loïc Rignol, l'esprit biblique y devient, à la lettre, biologique. Sa symbolique prend un sens scientifique. L'assomption est progression. Le développement de l'humanité est décrit comme une gravitation vers le Très-Haut » (p. 121).

Le propos de Loïc Rignol peut donc se résumer comme une épistémologie religieuse et vitaliste du premier socialisme, qui montre comment les fondateurs de la science sociale ont cherché par le corps de leurs doctrines à régénérer le corps social, en le modelant sur les harmonies déchiffrées d'une nature divinisée. Ainsi les premiers socialistes sont-ils enfin pris au sérieux comme savants et comme penseurs. Certains auteurs méconnus reprennent vie sous la plume puissante et inventive de Loïc Rignol. Julien Le Rousseau, à la fois fouriériste et catholique, devient l'artisan d'une « fusion très ambitieuse des thèses de Gall et de Fourier ». Et de résumer d'une phrase élégante et fulgurante, qui mobilise les ressources de la typographie, à la manière des écrivains qu'il cite : « les passions de l'un correspondent aux facultés de l'autre » (p. 648). Pour donner une idée, et espérons aussi une force communicative à l'ambition théorique de ce projet¹⁸, citons pour finir

18. Ses 1141 pages et 4482 notes doivent être considérées comme autant de pépites à glaner et de filons à explorer. En revanche, les 93 pages de la bibliographie ne sont guère un plaisir pour les yeux : pourquoi de pas mettre en relief les noms des auteurs ?

cette page mystérieuse et presque mystique, la seule consacrée à cet illustre inconnu, qui mériterait à lui seul une nouvelle thèse, l'astronome socialiste Henri Lecouturier : « le socialisme et l'univers sont synonymes. Le socialisme n'est pas une création de l'esprit humain, il est la création même » (p. 424). Avis aux cosmosophes !

Loïc Rignol, *Les hiéroglyphes de la nature, Le socialisme scientifique en France dans le premier XIX^e siècle*. Dijon, Les presses du réel, 2014. Par Louis Ucciani.

La somme que nous livre Loïc Rignol est un ouvrage en bien des points remarquable. Il y a tout d'abord son ampleur (1150 pages), il y a ensuite la forme ou le style qui apparaît de prime abord comme un multiplicateur, comme un amplificateur. L'ensemble se donne comme un édifice compact que l'architecture dévoilée par la table des matières n'arrive pas à alléger. C'est ce point premier de la compacité qui, me semble-t-il, fait tout d'abord signe. Un livre avec ses exigences tournées vers un tout dire à l'époque du *light* généralisé qui impose la logique de la formule. L'entreprise est encyclopédique et trace méticuleusement les moments de l'émergence de ce que l'on peut nommer l'utopie socialiste. Le lecteur est amené à suivre la genèse issue de la Révolution de ce qui s'impose comme à la fois la pensée dominante actuelle et le fondement de sa possible subversion. En même temps que l'on voit comment naissent les dogmes sociaux et comment ils se convertissent en vérités politiques, nous sont livrées les discussions anticipant les dévoiements possibles. Et lire ce livre de là où tous les dévoiements ont atteint leur réalité lui confère un statut particulier. Confrontés que nous sommes aux racines, c'est bien une histoire qui nous est livrée, plus précisément une généalogie de la science sociale. Elle nous apparaît à travers les discussions et confrontations qui, à partir des débats nés de la condition concrète de l'humain, conduit à une concrétisation de l'utopie. Mais par delà tout cela s'esquisse la trame de ce qui en fait l'apport essentiel au saisissement philosophique : la possibilité du radicalisme. En effet, si notre époque brandit le mot et l'idée d'utopie, comme un étendard signe d'appartenance au groupe des bien pensants, ce n'est qu'une forme vide, qui ne trouve sens que dans un romantisme de posture. Le travail de Loïc Rignol nous aide à redéfinir la notion même de radicalité. En nous plaçant au cœur des débats qui ont présidé aux choix historiques, il nous permet de déceler les racines dans l'enchevêtrement des thèses mises en discussion. Ainsi saisie, la radicalité tout comme l'utopie n'est pas une attitude projetée vers le futur, mais une nécessaire présence au présent, au temps de la discussion et de l'élaboration. C'est ainsi que l'on voit par exemple se

développer la question du savoir, de son expression et de sa mise en situation, autour de la condition ouvrière. Très rapidement, alors qu'apparaît la nécessité de la maîtrise de la langue, se fait jour le débat de son origine. Faut-il dire la condition ouvrière avec les mots du maître ? Ou bien faut-il s'engager dans une novlangue ? S'il est indispensable « contre le savoir extérieur, [d']édifier un savoir propre, interne de l'ouvrier » (p. 198), cette élaboration suscite de nombreuses et complexes discussions – celle où par exemple Infantin s'oppose à Proudhon (p. 199). Le savoir né et élaboré dans et par la classe bourgeoise peut-il parler, dire et défendre la classe ouvrière ? Contre Flora Tristan qui envisage bien qu'il faille parler aux ouvriers et pas simplement parler d'eux, mais jamais qu'il faille leur laisser la parole : « Ils doivent se taire pour recevoir, docilement, une vérité leur venant d'en haut et d'ailleurs, pour leur plus grand bonheur » (p. 200). Contre cette vision socialiste qui vise à éduquer le peuple pour mieux le conduire vers ses propres intérêts, Loïc Rignol dessine cette constellation du langage : « Parler des, parler aux, parler pour, parfois parler avec les prolétaires, mais ne jamais les laisser parler. » (p. 201) Le débat montre comment la classe ouvrière résiste à la dépossession de sa parole « au profit de ceux qui se croient investis du droit de décider à sa place de son destin. » (p. 201) Dans cette condamnation les ouvriers associés aux « phalanstériens, saint-simoniens, buchéliens, cabétistes [...] ont appris la syntaxe de leur discours chez les maîtres dont ils perpétuent souvent l'enseignement, [...] prennent la parole pour porter celle des autres. » (p. 202) Voilà qui les discréditerait et leur interdirait à représenter la classe ouvrière dont ils sont cependant issus. C'est sur ce constat que l'on voit émerger un discours prolétarien qui se fonderait sur le nouveau *cogito* énoncé par Charles Noiret, simple ouvrier tisserand : *Je souffre donc je pense* (p. 202). Dès 1830, apparaissent des journaux prolétariens : « Les ouvriers créent leurs propres journaux pour dire eux-mêmes, la réalité de leur situation. (p. 202) » Ils ont nom *Le Peuple*, *L'Echo de la fabrique*, *La Ruche populaire*, *l'Atelier* etc. En même temps ce sont les dénominations mêmes de prolétaires et de prolétariat qui sont mises à la question, toujours dans cette méfiance vis-à-vis de leur origine ; qui nomme qui ? La situation, celle des origines de ce qui deviendra science sociale, mais aussi celle, plus tard, de la gestion de la parole du peuple par les partis, apparaît comme un vaste forum de discussions où sont anticipés les aboutissements que l'on voit aujourd'hui à l'œuvre. La richesse du livre de Rignol avec son aspect quasi-encyclopédique, c'est qu'en nous livrant les minutes de l'éclosion de ce monde qui nous porte, il nous livre les clés de sa subversion. Qu'il permette de redéfinir la radicalité réside précisément dans le parcours des racines que toute radicalité se doit de faire. En ce sens il ne peut y avoir de pensée et

d'action radicale sans l'effort de lecture des origines. C'est elle qu'opère Rignol. On en peut tirer, comme lecteur, la leçon suivante : il y aurait un renversement de l'axe des temporalités, où l'illusion de « l'action directe », comme inscription dans la présence immédiate s'avère une illusion. Une action sans retour préalable et éclairé sur sa généalogie ne conduit qu'à une fausse présence. La présence ne peut être conçue que comme une profondeur. C'est celle-ci que l'historien apporte à la compréhension philosophique.

La question de la radicalité trouve son second socle dans la reprise de la critique de l'utopie par Fourier. Et cela renvoie là encore à l'intégration de la logique de la présence. Fourier argumente : « L'utopie n'est pas ce qui doit advenir, dans un futur incertain, ou ce qui a existé dans un âge d'or perdu pour toujours. Mais bien ce qui existe pour le plus grand malheur de l'humanité. L'utopie n'est pas à atteindre, mais à quitter. » (p. 273) Le retournement paradoxal que pose Fourier conduit à une reformulation de la subversion. L'utopie réside dans le *clinamen* opéré par la société d'avec la Nature : « là est son utopie, là est son malheur » nous dit Loïc Rignol, qui poursuit : « Il importe de faire un pas dans le sens contraire pour rentrer dans le cercle des lois universelles [...] Il est temps de s'écarter de l'écart, de subvertir la subversion pour retrouver l'ordre immuable. » (*Ibid.*) Ici aussi donc s'exerce une même stratégie d'inversion de l'écoulement pour retrouver un flux autre. Que l'on soit dans la perspective de la critique ou dans celle de l'élaboration, les temporalités évidentes tournées vers le futur ou vers la présence apparaissent comme les obstacles à toute progression possible et cèdent devant l'analyse de la logique diachronique du mouvement qui les porte. En ce sens le texte de Rignol devient le socle possible du repérage des glissements qui ont conduit jusqu'au réel observable. Dans cette construction, le repérage historique qu'opère Rignol devient l'outil dont peut se saisir le philosophe. Les Hiéroglyphes de la nature deviennent ces points d'accroche où la philosophie peut se soutenir de ce que le réel concrétise. Ou, sous un autre angle, le monde de la production qui façonne le destin du monde social apparaît comme un hiéroglyphe, où la quête du sens trouvera ses expérimentations. (p. 233) C'est dans ce va-et-vient que l'on peut envisager ce livre comme le support possible à une « nouvelle » rencontre de la philosophie et de l'histoire, dans la double perspective d'une métaphysique de l'histoire et d'une généalogie du mouvement social.

INFORMATIONS DIVERSES

Les Cahiers et le site

Depuis plusieurs années la plupart des informations diverses sont à lire sur le site de l'association (<http://charlesfourier.fr>).

L'Assemblée générale 2016 de l'Association d'études fouriéristes

L'Assemblée générale de l'Association d'études fouriéristes se tiendra le samedi 16 avril 2016 à Villeurbanne, en relation avec l'URDLA-Centre international estampe & livre. Merci à Christine Vaisse, qui préside l'URDLA et qui rend possible ce rendez-vous. Nous vous donnerons de plus amples informations dans quelques semaines.

URDLA : 207, rue Francis-de-Pressensé, 69100 Villeurbanne ; www.urdl.com.

Le Cahier 27

Il sera intitulé « Dans l'orbe du surréalisme. Fourier redécouvert » (coordination : Florent Perrier et Gérard Roche). Extrait de la note d'intention : « Ce numéro thématique des Cahiers Charles Fourier ne visera donc pas seulement à rappeler les circonstances historiques d'une rencontre fructueuse entre l'œuvre de Fourier et celle d'André Breton, mais à mettre en perspective, selon des points de vue principalement politique, philosophique et esthétique, combien cette découverte fut aussi et peut être avant tout une redécouverte pour toute une génération influencée par le surréalisme. Il s'agira de montrer quels regards, après celui de Breton, les acteurs du mouvement surréaliste ont porté sur l'œuvre du grand utopiste. Sans faire ainsi l'économie d'études rétrospectives sur la place de l'utopie dans l'œuvre de Breton avant comme après sa découverte de Fourier, seront surtout évoqués les artistes et penseurs, les écrivains et essayistes restés fidèles, à leur manière, à la posture critique qu'il indiqua. »

Toute proposition de contribution aux rubriques « Expérimentations » ou « Notes de lecture » pour ce Cahier est la bienvenue.